

Stratégie pour entretenir le déséquilibre

La Jeune-Fille et la mort

Alain-Martin Richard

Numéro 138 (1), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2011). Compte rendu de [Stratégie pour entretenir le déséquilibre / *La Jeune-Fille et la mort*]. *Jeu*, (138), 28–31.

La Jeune-Fille et la mort

PERFORMANCE ET MUSIQUE **LAURENCE BRUNELLE-CÔTÉ, SIMON DROUIN, SIMON ELMALEH, ROBERT FAGUY, BERNARD LANGEVIN, PHILIPPE LESSARD-DROLET, QUATUOR SÉPIA** (DANIEL FRÉCHETTE, GRÉGORY ELLEFSEN, MAXIME THÉRIEN, MARIE-LOUP COTTINET) ET **JONASZ SLOVANSKI**
ENVIRONNEMENT SCÉNIQUE ET ACCESSOIRES **STÉPHANIE BÉLIVEAU, JÉRÔME BOURQUE, MÉLANIE DROUIN, ALEXANDRE FATTA, CLAUDIE GAGNON, ZOÉE LAPORTE, DAVID NADEAU BERNATCHEZ ET PASCAL ROBITAILLE.**
PRODUCTION DU **BUREAU DE L'APA**, PRÉSENTÉE DANS LA PROGRAMMATION HORS LES MURS 2010-2011
DE PREMIER ACTE, À LA SALLE MULTI DU COMPLEXE MÉDUSE DU 9 AU 13 NOVEMBRE 2010.

ALAIN-MARTIN RICHARD **STRATÉGIE** **POUR ENTRETENIR LE DÉSÉQUILIBRE**

Une proposition du Bureau de l'APA¹, c'est une ouverture sur un monde baroque et ubuesque où la scène se transforme en zone de turbulence. Dès l'entrée dans la salle, le public est invité à monter sur scène comme pour en vérifier les dispositifs : ils sont éclatés et sertis de nombreux codes qui ouvrent sur autant d'interprétations. Objets surréalistes, bidules électroniques, installations diverses : un aquarium, une estrade de salle de classe avec un professeur dessus, des pupitres qui s'animent pendant la représentation, une caméra et un ordinateur, un magnétophone à ruban, un quatuor à cordes en tenue classique, un duo à instruments numériques en tenue relâchée, des membres emplâtrés, deux têtes d'ânes, un pigeon avec une flûte dans l'arrière-train, une queue d'écureuil dans un robinet qui siffle, des livres calcinés et des numéros de pages inscrits partout sur la scène de même que sur le corps des performeurs.

La Jeune-Fille et la mort est un commentaire sur le capitalisme et la société du spectacle. Or, le premier outil de l'envoûtement du capitalisme, c'est l'école. C'est ici que le conditionnement instrumental et, partant, l'aliénation sont systématiquement

développés. Alors pour retrouver l'enchantement du monde, il faut élaborer un système de critique qui échappe précisément à toute critique. Et cette critique passe par la mise à nu de la Jeune-Fille. La Jeune-Fille devient le symbole de l'aliénation, de la production massive de consommateurs sans esprit critique, ces consommateurs robots qui alimentent par leurs gestes quotidiens le capitalisme sauvage. La Jeune-Fille, c'est le résultat d'un conditionnement où les élèves deviennent uniformes dans leur vacuité et leur bêtise. Par une série d'aphorismes, la Jeune-Fille est présentée comme une structure sociale très opérante, mais totalement dénuée de sens. La Jeune-Fille ne cherche pas le sens, elle se suffit à elle-même par une production soutenue de non-sens. Tout débat, toute réflexion sur les grands ou petits enjeux de la société ne la concernent pas. Elle lance des phrases vides comme : « J'adore les enfants, ils sont beaux, ils sont honnêtes, ils sentent bon. » La réponse du critique : « La Jeune-Fille appelle invariablement "bonheur" tout ce à quoi on l'enchaîne. » Suivent d'autres phrases assassines : « Le cul de la Jeune-Fille est un village global. Le moi de la Jeune-Fille est épais comme un magazine. La Jeune-Fille vit toujours déjà en couple : avec son image. La Jeune-Fille ne vieillit pas, elle se décompose. La Jeune-Fille n'a rien de spécial, c'est en cela que consiste sa beauté. Entre le monde et la Jeune-Fille, il y a une vitrine. » On le voit, la Jeune-Fille est une superficialité, sans

1. Le Bureau de l'APA est constitué de Laurence Brunelle-Côté et de Simon Drouin : « Ce qui nous intéresse, c'est de mieux comprendre les choses, mais les choses bougent. Nous nous intéressons donc à la trajectoire des choses. »



La Jeune-Fille et la mort, performance du Bureau de l'APA, présentée par Premier Acte à l'automne 2010 au Complexe Méduse. © Émilie Baillargeon.



Man reading a book

Sortie
P. 8 à 19

Sortie
P. 8 à 19

P. 2-
fa

Prop: pair of pants

Prop: bag

profondeur. Elle est le produit des slogans de la publicité, l'image idéale du vide joli. Elle refuse les conflits, elle abhorre la violence, elle produit en série des clichés sur la beauté pour une esthétique de pacotille.

À partir des *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*, signé Tiquun², Laurence Brunelle-Côté et Simon Drouin ont invité des artistes à mettre en place l'espace psychique de la Jeune-Fille. De fait, il s'agit d'un univers hétéroclite et polymorphe qui brouille volontairement les cartes. La scène est d'abord une installation où gravitent performeurs et musiciens. Mais il n'y a de théâtre que le formalisme de la scène, c'est un théâtre d'objets animés, de bruit et de poésie sonore. Les aphorismes sont énoncés à voix haute sur une large gamme de procédures, puis transposés en actions. On serait tenté d'identifier la Jeune-Fille à la performeuse en fauteuil roulant, or il n'en est rien. Cette dernière n'est qu'un *objet* mobile de plus qui dénonce la vacuité de la Jeune-Fille. Souffrant d'une maladie dégénérative qui entraîne des difficultés d'élocution, des gestes hésitants, une faiblesse de ses jambes, Laurence Brunelle-Côté suppose que l'art et la vie s'interpellent en un lieu réel qui est donc aussi un espace de représentation. Le corps restreint ajoute une dimension qui nous interpelle en dehors du monde symbolique de l'art. L'écart ici est aboli et vient situer le texte et l'action dans un même continuum : la scène ouverte.

Il s'agit d'une stratégie type pour le Bureau de l'APA. Il n'y a pas de comédiens, mais plutôt des performeurs, qui ne sont qu'eux-mêmes. Langevin en professeur donne la dictée, invite à lire, éjecte un intrus qui veut se faufiler dans sa classe. Le quatuor à cordes joue la pièce éponyme de Schubert, mais détournée par Simon Elmaleh, avec un remarquable finale en pizzicato. Elmaleh lui-même et son complice Philippe Lessard-Drolet ponctuent le spectacle, mettent en branle des pupitres animés qui viennent battre la mesure, changent la pagination, interviennent avec des actions impromptues. Simon Drouin et Laurence Brunelle-Côté lisent ou disent leurs aphorismes, s'inventent eux-mêmes dans une série d'actions sur arabesques sonores. Robert Faguy³, par une action insolite, introduit les six chapitres du livre à la manière des *pin up* qui se baladent sur le ring pour ponctuer les changements de rounds. Dans une gradation tragicomique, il nous présente une métamorphose, où la ballerine du premier tableau deviendra au sixième un corps asexué et imberbe, offert dans une éclatante nudité hurlante.

2. Un collectif d'auteurs aux allégeances post-situationnistes et anarchistes dont voici un trait typique : « Cracher et cracher encore, tant qu'il est en nous de crachats, à la figure de l'Auteur, à la clôture de l'Œuvre. Rappeler que la mention Tiquun sur les couvertures ne fait qu'indiquer, entre mille autres possibles, la localisation d'un point de l'esprit d'où ces écrits émanent. » Extrait de « Memento », dans *Introduction à la guerre civile*, Rouen, Éditions VLCP, 2006.

3. Performeur et homme de théâtre de Québec, Faguy est directeur d'Arbo Cyber, théâtre (?), une troupe qui produit depuis 1985 un théâtre polymorphe, à la limite de la performance.

En plus d'un programme chiffonné qui tient sur une feuille, on donne au public un livre d'art qui sera la base même de la pièce et auquel il doit constamment se référer. Il faut lire en silence, puis sauter d'une page à l'autre, et revenir, en un jeu de va-et-vient entre la scène et le livre, puis encore naviguer sur invitation à l'intérieur du livre. Bref, le public est en classe, mais dans une classe où est expérimentée une pédagogie révolutionnaire interactive dont l'objectif est de déconstruire la logique théâtrale psychologique traditionnelle. Et partant, la logique de l'insuffisance d'une critique sociopolitique comme modèle dominant. Ici les subterfuges tentent de déjouer les références usuelles : un théâtre qui n'en retient aucun des fondements, donc absence de récit, absence de conflit, absence de fable. Une philosophie qui n'en retient que les citations, citations *in abstracto* qui deviennent autant de petites jouissances illicites, mais dont la cohérence nous échappe.

Assister à *la Jeune-Fille et la mort* est un moment libérateur, un vent de fraîcheur dans la torpeur de l'identique. Voici une proposition qui laisse toute la place à l'intelligence, à l'inattendu, à de puissants moments de grâce. Art audio et musique classique qui s'entrelacent, petits moments de bravoure scénique, joie des modules animés qui ponctuent le rythme, installation d'objets surréalistes ; les langages de l'art se combinent ici pour former un opéra insolite sur fond d'humour. Le monde du Bureau de l'APA entend occuper un large spectre où les arts débordent de leur cadre strict. Cette transdisciplinarité leur permet justement de transposer des textes sur des modes qui en offrent des lectures polysémiques. La pièce se termine par la ronde des toiles de Stéphanie Béliveau que les protagonistes viennent présenter aux deux comédiens, eux qui portent désormais chacun une tête d'âne. Image symbolique ambiguë, quel âne faut-il choisir ? Celui de Buridan incapable de faire un choix, ou l'âne moyenâgeux qui représente le diable, ou alors l'animal bête et stupide, à moins que ce ne soit l'équidé réputé pour sa prudence et sa sagesse ? Et sur les tableaux, que des têtes d'hommes et de femmes qui s'embrassent. À la manière d'un film d'animation où chaque dessin se métamorphose dans le suivant, il y a ici régression dans le temps. Les têtes âgées du début permutent régressivement vers deux cellules qui se font la bise. L'esprit du monde ne procède pas autrement : la vie est une ménagerie aux formes infinies où la chair et l'esprit s'interpénètrent en une fête permanente. ■